

Agua Azul

Remi Calandra



Rémi Calandra

Agua Azul

© Rémi Calandra, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0883-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je n'ai jamais survolé Agua Azul, mais j'en dessinerais une carte aérienne les yeux fermés tant le site et la ville elle-même se résument en une pauvre géométrie. Venant du Nord, la route et la voie de chemin de fer, strictement parallèles, qui traversent le désert pour arriver au centre-ville. Loin à l'Ouest, le Pacifique, dont la côte, sableuse et rectiligne, longe à distance la voie ferrée sur plusieurs dizaines de kilomètres. Au Sud, la barre noire de la Sierra Ordóñez au pied de laquelle les rails rouillés du chemin de fer minier arrivent à angle droit, prolongés par les câbles du téléphérique. À l'Est, le désert, rien que le désert, toujours le désert et sa poussière, qui s'infiltre absolument partout quand le vent vient de terre, c'est à dire quatre jours sur cinq dans l'année. Ces jours-là, quand ils rentrent chez eux, les habitants de la ville retournent les revers de leurs pantalons sur le seuil pour en chasser la poudre blanchâtre. Certains passent même le doigt derrière le bandeau de leur Panama en le secouant énergiquement. La poussière s'invite quand même par les fenêtres entrouvertes, malgré les volets clos, et leurs pas laissent des empreintes ténues sur le carrelage, comme des traces de fantômes.

J'ai compris que ce faux jeton de Roberto mijotait quelque chose à son air solennel.

— Papa, m'avait-il dit sur un ton funèbre, Clara est enceinte.

Sa voix puait le coup bas. Quand il a quelque chose à me dire, Roberto perd tellement de temps entre sa ferme résolution et le moment où il la met en pratique que sa première phrase prend le ton abrupt d'une conclusion. On dirait un môme saisi par la trouille qui se met à nager comme un perdu dès qu'il est à l'eau, comme s'il pouvait atteindre l'autre rive en deux brasses

Au lieu d'éluder et de foutre mon camp, je m'amusais à le titiller un peu. Erreur: il m'avait ferré.

— Eh bien mon grand, bravo! Mais tu en fais une tête, dis-moi, mon garçon! Il n'y a pas de quoi, franchement! En tout cas, trois fois en quatre ans, bravo, mon vieux! Alors quoi, tu n'es pas le père? Permits-moi de te rassurer sur ce point: seul un saint tel que toi peut désirer le commerce charnel de ta sainte Clara, mère des douleurs et reproche vivant!

— Papa, je suis le plus heureux des pères et cette nouvelle naissance me comble, tu le sais bien, mais tu ne pourras plus demeurer avec nous, la maison n'est pas assez grande.

Me comble, demeurer... La chair de ma chair puise son vocabulaire quotidien dans les mélodrames de cinquième zone et les documents notariaux. Roberto avait fait provision de courage plusieurs jours à l'avance, maintenant il allait droit au but. Clara devait donc se savoir enceinte depuis plusieurs semaines, mais elle avait dû renoncer au plaisir de s'évanouir à tout bout de champ en poussant des mugissements de vache éventrée pour le plaisir bien plus grand encore de me voir déguerpir. Et pour où, peut-on savoir? Je n'avais pas saisi la gravité de mon cas et je m'amusais à prononcer des noms exotiques: Pernambouc, Châtellerault, Gouda...

— Tu pourrais demander à Francisco de t'accueillir, non?

— Elle est bien bonne, celle-là! À soixante-trois ans passés, je vais m'installer à New-York, dans un pays que je connais à peine... Ton frère commence à peine à avoir du succès, il n'a pas besoin d'un fil à la patte en

ce moment!

Un point de perdu. Roberto sait à merveille tirer avantage de ma moindre marque de ma préférence pour son cadet.

— Parce que j'en ai besoin, moi, d'un fil à la patte! Merci! Bien sûr, et comme toujours, c'est cet imbécile de Roberto qui doit travailler comme un damné, supporter tes sautes d'humeur et tes critiques continuelles et régler tes additions dans les quelques bouges qui te font encore crédit! J'ai une affaire à diriger, je suis responsable de près de soixante familles, en plus de la mienne!

Si tu diriges une affaire, c'est par ce que les droits d'auteur de mes livres te l'ont offerte, merci de t'en souvenir de temps à autre!

Encore un point de perdu. À vrai dire, je savais en ouvrant la bouche que mon argument allait me revenir dans les dents, mais ce petit merdeux avait l'air décidé à m'acculer et je faisais flèche de tout bois.

Roberto est subitement devenu violent, lui qui n'avait jamais osé élever la voix en ma présence, lui dont la seule ressource face à son père consistait à raisonner avec patience jusqu'à ce que perde la mienne. À présent il tournait en rond en battant l'air de ses jolies mains et moi, stupéfait, je m'évadais en esprit de la scène songeant que si j'avais fait de son cadet un peintre, j'aurais pu faire de l'aîné un musicien.

— Les droits d'auteurs de ton livre, papa! Tu n'as plus rien publié de lisible depuis trente ans. Je t'ai remboursé au centuple de ce que tu m'as avancé, depuis belle lurette! J'attends avec impatience le jour où ton fils préféré en fera autant! Ta seule réussite depuis toutes ces années c'est ton

éloge funèbre à l'enterrement de ta femme!

Il continuait à tourner en rond en s'adressant aux murs. Sa main manquât décapiter un Saint François d'Assise en faïence.

— Monsieur le grand écrivain, le play boy, le révolutionnaire, qui pérorait dans les cafés devant des putains ivres pendant que je prenais des coups de règle sur les doigts chez les Jésuites! Tu as eu plus de maîtresses dans ta vie que je n'ai eu de paires de chaussettes et tu me parles de dettes! Je te dois la mort de ma mère, c'est tout.

J'avais perdu le fil de la conversation quand Roberto m'avait parlé de sa mère. Il sait que cela me désarme. Il a simplement tort de croire que je me sente coupable. Elle m'avait absous d'avance. Personne, ou rien, s'il y a quelque chose là-haut, n'avait en soi autant de pardon qu'Eva.

Je me jurais tous les mois de boire moins, de rentrer tôt, d'être fidèle, d'aimer Dieu, de porter des chaussures noires et d'emmener les enfants au jardin zoologique, quand ils rentreraient de l'institution à la fin de la semaine. Une ou deux fois l'an, en général un lundi, sans exposer mes résolutions à quiconque, je me faisais servir de l'eau à table, je pestais contre le pensionnat qui pouvait bien laisser les parents visiter leurs enfants durant la semaine - je ne paie tout de même pas une fortune pour qu'on les tue à la tâche, ces petits - puis je parlais à Eva de bricoler un peu dans la maison et une petite étincelle d'ironie éclairait son regard. L'après-midi, je tentais de réparer un pied de table ou de chaise bancale, je m'énervais, cassais le meuble et partais en acheter un neuf en sacrant contre ces outils qui ne valent rien. Le soir, je rentrais sans avoir trouvé le meuble désiré, en tenant dans mes bras deux vélos d'enfants, des cordes neuves pour ma guitare, une demi-douzaine de bouquins et une batterie de casseroles inoxydables - en tout cas selon les dires du camelot, il ne faut jamais mettre en doute la parole du peuple, Eva.

Eva éclatait de rire. Elle ne m'a jamais pris au sérieux. Je ronchonnais deux minutes, vexé que mes vertueux efforts ne reçoivent pas de récompense immédiate, mais aussi sans doute parce que ma bouderie déclenchait ordinairement chez elle un réflexe presque maternel. Elle me passait la main dans les cheveux en me traitant d'enfant. J'appuyais ma tête contre sa poitrine. Nous reparlions des années passées, depuis que je l'avais enlevé à ses parents - en costume national, et à cheval, s'il vous plaît, même si j'avais plus peur de ma monture que du fusil de son père - et je lui racontais pour la millième fois mon séjour à Paris et la traduction de mon roman en Français, lui promettant de l'emmener là-bas pour notre dixième, quinzième, vingtième anniversaire de mariage. Voilà ce qu'était Eva, une caresse dans les cheveux. Finalement, j'en veux à Roberto qu'elle ait été sa mère et pas la mienne.

Ma mère était une secousse dans le bras. Elle me tirait par la main à petits coups secs à travers les rues écrasées de soleil d'Ozatlan pour ses « occasions sociales », selon son expression. « Marche plus vite, tu vas me mettre en retard! » La messe, le marché, les milles et unes rencontres avec les amies de la ridicule bourgeoisie provinciale, autant de secousses dans le bras le long des rues brûlantes, avalées au pas de chasseur. Elle ne me touchait la tête qu'avec un peigne, avant de franchir la porte d'une connaissance. L'exhibition de ce garçonnet dans son costume de marin, mes chaussures vernies changées tous les ans malgré la modeste solde de mon père, lui faisait oublier que son père à elle ne savait pas lire: elle fuyait les années de pauvreté en me tirant par le bras.

Le vendredi arrivait je commençait à trouver le temps long, je jugeais qu'Eva ne me prodiguait pas assez d'encouragements. Ce n'était pas des incitations à continuer que je voulais, en fait, mais des félicitations. J'ai toujours aimé les médailles. Être prix d'excellence, soliste de la chorale ou vainqueur du tournoi de pelote. J'accepterais d'être veau de concours si le ruban est beau. Cela tient sans doute à mon manque de dons naturels, à part pour le chant, la natation et, bien sûr, la littérature. Pour ce qui est de la vertu, eu égard à mon peu de talent dans ce domaine, je considère que je mérite des applaudissements par le simple fait de ne pas être un parfait salaud. Eva ne me donnait que de la tendresse, pas d'admiration. Au moment où je commençais à chercher des prétextes pour une petite virée en ville, le destin se présentait sous les traits de Rafael Munoz et d'Angel Pastrana - c'était bien des années avant qu'ils fussent l'un et l'autre député puis ministre. Ils avaient fait trois fois le tour de la ville pour arriver chez moi, allant parfois jusqu'à se déguiser en maçons ou en marchands de citronnade pour semer la police militaire, qui ne les lâchait pas d'une semelle à les en croire.

— Ah, Ernesto!

— Bonjour Eva, toujours ravissante.

— Dis, mon vieux, sors de ton trou, ça commence à chauffer! On a monté une réunion de préparation à la grève générale dans les docks. Il paraît qu'Alvarez est prêt à tout lâcher sur les salaires pour sauver sa loi sur la presse! Bordel de merde, Ernesto, ne laisse pas tomber le parti maintenant, ils sont aux abois! Alvarez voit l'ambassadeur des États-Unis deux fois par jour tellement il fait dans son froc! Il faut que tu parles, c'est le moment! Un coup d'épaule et le pouvoir tombe! Demain soir neuf heures, à l'entrepôt de la Deutsche Banana, au bout du quai numéro 9, ne nous laisse pas tomber, vieux, c'est l'appel aux armes!

— Au revoir Eva, ravissante.

Nos petites conspirations étaient assez minables. Jusqu'à la grande dépression, le pays était plus que prospère. Un immigrant arrivé le matin avec ses valises se retrouvait dès le soir dans un chantier ou sur les docks et fort peu se souciaient de savoir si les capitaux des mines de cuivre ou des plantations de café étaient américains ou anglais. Notre maigre clientèle révolutionnaire était surtout composée d'immigrés « de conscience » débarqués en Amérique du Sud avec un solide coup de pied au train des autorités de leurs pays. Cela pouvait donner des situations cocasses. Je me souviens d'avoir mainte fois déclamé des poèmes révolutionnaires devant des auditoires censés s'enflammer à leur écoute, tandis qu'un brave camarade debout à mes côtés s'efforçait de traduire mes vers en Grec ou en Yiddish, d'une voix parfaitement monocorde. Un policier militaire, mal déguisé en ouvrier, dormait du sommeil du juste, assis dans un coin de la salle.

Après la réunion nous partions « parfaire, par l'analyse critique, l'impact de notre action sur les masses » dans un bistrot du port. Pastrana soulignait les dépassements dialectiques en commandant des tournées qu'il me laissait le soin de régler. A la quatrième -concomitante avec le récit au conditionnel de l'assaut du palais présidentiel par une foule de paysans paupérisés- il concluait par un sonore: « Pour les travailleurs, la lutte continue! » puis nous passions à des sujets de conversation plus terre à